

TEMPERATURE

Du 2 août 1900.

Table with 2 columns: Fahrenheit and Centigrade. Rows for Du matin, Midi, and P. M.

Bureau météorologique.

Washington, D. C., 2 août. Indications pour la Louisiane.

SOUSCRIPTION.

Rappelons à nos lecteurs qu'une liste de souscription est ouverte à l'Abelle en faveur des ventes et des orphelins des officiers de police tués ces jours derniers en remplissant leur devoir.

NOTRE EDITION

-DU-

1er Septembre.

Pour rester fidèle à la tradition, l'ABELLE publiera cette année, le 1er septembre, une revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1899-1900 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques. Elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—ne s'offrant qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous invitons ceux qui désireraient des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, à nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Retour du Président.

Washington, 2 août.—Le Président McKinley, accompagné du secrétaire Cortelyou, est arrivé ce matin à 7 h. 25. Il a été conduit immédiatement à la Maison Blanche.

Un échec des Japonais.

New York, 2 août.—Suivant une dépêche de Tien Tsin au "Herald" en date de dimanche, un rapport dit que l'avant-garde japonaise aurait été repoussée avec une perte de 150 tués et blessés.

Courage et Charité.

Les événements qui se sont succédés si rapidement, si inopinément, la semaine dernière, sans nous laisser un moment de répit un moment pendant trois jours, ont jeté l'étonnement dans bien des esprits, l'alarme dans bien des âmes.

L'effroi que causait ces événements était d'autant plus légitime que notre police était insuffisante; non pas au point de vue de la qualité, grand Dieu! nous ce rapport, nous la considérons comme à peu près sans reproche; et quel est le corps, civil ou militaire, qui peut se vanter de l'être complètement—mais au point de vue du nombre. Cette déficience sautait à tous les regards bien avant les événements; à plus forte raison, alors qu'ils se produisaient.

Eh bien, en dépit de cette insuffisance numérique, la force est restée à la loi; l'ordre a été rétabli avec une rapidité qui tient du prodige. Ceux-là même qui ont le plus contribué à l'œuvre sont étonnés de leur succès. Deux causes principales ont puissamment aidé à rendre la sécurité à tous dans le présent et la confiance entière dans l'avenir: 1. Le courage réel, incontestable de la police, quoi qu'en aient dit certaines critiques faciles à faire après coup; 2. La reconnaissance et la générosité de la population.

Un fonctionnaire, un agent de police, un soldat, pour peu qu'il ait d'honneur, n'hésite jamais à accomplir son devoir, tout son devoir, quand il sait que la société au maintien, au salut de laquelle il travaille, veille sur lui et sur sa famille, si le malheur venait à le frapper dans l'exercice de ses fonctions ou dans la lutte qu'il soutient pour la sauver contre les attaques de ses ennemis, de l'intérieur ou de l'extérieur, dans les rues ou sur les champs de bataille.

C'est donc avec autant de fierté que de satisfaction que nous voyons notre population souscrire abondamment et généreusement au fonds qui a pour but de secourir les veuves et les enfants des braves officiers de police qui se sont fait tuer pour mettre la main sur les ennemis de notre communauté.

Cette souscription, déjà considérable et qui grossira encore, nous l'espérons bien, contribuera plus à nous assurer l'ordre, la paix et la sûreté de l'avenir que toutes les harangues et toutes les convocations de milice. Assurons l'avenir.

L'automobilisme dans l'armée en France.

Les cinq voitures mécaniques qui ont été amenées récemment au palais des Armées de terre et de mer attirent tout particulièrement l'attention du public. Ces voitures sont, paraît-il, destinées à l'état-major du général commandant le 9e corps d'armée. Le coupé servira uniquement au général en chef et l'omnibus aux officiers de l'état-major. Il y a aussi une voiture-ambulance, une voiture de poste

et une voiturette pour officier estafette. Quant au tricycle à pétrole, il doit être employé pour transmettre les ordres aux généraux et aux chefs de corps.

Mais, d'ait-on à un officier du 76e, ces voitures ne peuvent pas être mises hors de service par le moindre projectile? Et puis, en temps de guerre, trouverait-on toujours de quoi alimenter le moteur? —C'est vrai, répondit-il, mais un cheval ne peut-il pas être tué par un obus de mitraille? Et souvent des cavaliers, en campagne, ne durent-ils pas abattre leurs montures faute de pouvoir les nourrir? D'ailleurs, ces voitures sont fortement blindées et elles présentent un réel avantage sur le cheval: celui d'être prêtes à marcher à toute heure et avec une plus grande rapidité.

CHEZ LA REINE.

Paris, 21 juillet.

La reine d'Angleterre a voulu, naguère, honorer l'art lyrique français dans la personne d'une de nos artistes les plus illustres: Mme Emma Calvé, après le concert qu'elle venait de triompher, parmi les étoiles les plus célèbres en représentations au Covent-Garden, a été spécialement priée d'accepter l'hospitalité de sa Majesté, au château de Windsor. Son nom, selon la coutume et le cérémonial anglais, a figuré dans la liste affichée aux portes de l'impériale résidence, avec les plus grands du Gotha; et le lustre aristocratique de leur voisinage rehaussait l'éclat artistique de celui que toute l'Europe musicienne acclame si volontiers.

L'estime de la reine Victoria pour notre Carmen et notre Ophélie date de longtemps déjà: en l'interrogeant avec bienveillance, en la questionnant après ses meilleurs succès, la souveraine sut conquérir très vite l'esprit et le cœur de la Française la plus indépendante peut-être de notre théâtre; des affinités secrètes les rapprochèrent, mieux encore que leurs rapports annuels, dans quelques entr'actes cérémonieux. La grande reine montra parfois ses préférences pour la grande actrice, dont la respect ne paralysait point la bonne grâce et l'abandon; quelquefois, l'entretien devait, élargissant des sujets moins limités que l'art lyrique; et il n'y avait plus en présence que deux femmes, dont la première descendait à oublier qu'elle était impératrice, malgré que la seconde eût le tact de le rappeler dans les nuances ténues de leur conversation.

Entre elles, l'étiquette stricte de la cour anglaise était supprimée; redevenue princesse, la Reine préférait en être ravie: les récits pittoresques d'Emma Calvé, si joliment contés lorsqu'on la déterminait à dire ses périples divers, intéressaient la souveraine comme des légendes en fleurs. Cette année, elle a voulu les entendre sous une forme chantante qui les pût fixer d'inoubliable façon. La princesse de Battenberg venait de faire à Mme Calvé les honneurs d'une promenade dans le parc privé de Sa Majesté; à son retour, elle la conduisit auprès d'elle. Et là, dans l'intimité charmante, rustique un peu, de la royale hôteesse, Emma Calvé chanta les chansons populaires de France, de cette incomparable voix de miracle et de rêve qu'elle sait rendre lointaine, presque immatérielle, comme venue des âges abolis, des causes sans limites ou des

invisibles étoiles. Toute l'âme du sol natal, celle des bourgs, des ruisseaux, des pâturages et plaines, celle aussi des monts aveyronnais, recélaient après des cavernes sublimes ou les stalactites éclatantes pleurent sur le sol hasardeux où sont ensevelis les vestiges des hommes préhistoriques, tout ce qui est l'atavisme obscur des antres et des naguères vivait dans les chants très doux de l'artiste, passait dans ses yeux mélancoliques, s'agitait en son cœur, tumultueux d'élan, de passion et de foi.

Alors, dans le silence qui suivait ces auditions sans égales, un bruit de sanglots consolés troublait le recueillement du petit salon des miniatures: la Reine, étreignant les mains de l'admirable cantatrice, pleurait doucement les souvenirs éteints, les années disparues, celles au cours desquelles, toute jeune, elle parcourait les campagnes de France, en écoutant chanter les voix qui venaient de résumer ainsi la châteline de Cabrières d'Aveyron.

Le lien mystérieux qui a le plus contribué au succès d'Emma Calvé à la cour de la reine d'Angleterre, c'est la bonté: la même vertu fleurit pareillement en l'auguste hôteesse de Windsor et chez la Cécéole célèbre. Lorsqu'on a quitté Milhan, franchi le grand viaduc d'Agnessac, au détour de la route où bruisent les cigales, ivres de soleil et d'air clair, sur un éperon gigantesque dominant la vallée et les déclivités arides des causses, se dresse le manoir de Cabrières; il découpe sur le ciel ses créneaux romans, les deux tours féodales de sa façade, casquées de chapels d'ardoise, toute une silhouette, puissante et massive à la fois, dominant les ormeaux séculaires de son esplanade battue des vents. La seigneuriale demeure est pareille à une fleur de pierre où serait venue s'épanouir la montagne rocheuse qui l'érige orgueilleusement dans l'azur. Des fenêtres à meneaux, dissymétriques, s'ouvrent dans ses murs brûlés par les étés; à ses pieds dévalent vers le ruisseau jaeger les frondaisons des bois sombres et des chênes verts, l'éroulement gris des pierres, l'avalanche des rocs brisés, à travers lesquels serpente un chemin de bon accueil, où tintent les exodes des sonnailles champêtres, où monte l'émervante, peuplée de grillons et d'agneaux.

Le castel, de fière et haute allure, a une histoire glorieuse, consignée dans les archives régionales; en l'an 1060, il guerroyait déjà rudement; plus tard, des châtelains illustrent ses fastes d'exploits généreux ou de contes mystiques. Les troubadours errants l'ont chanté; beaucoup y reçurent l'hospitalité féodale et n'en descendirent qu'à regret, en composant des élégies qui disaient la beauté de ses dames et la douceur d'y vivre, au murmure des sirventes et des tençons.

Emma Calvé a pieusement gardé les reliques du passé; elle a marié à leurs grandeurs anciennes la grâce mignarde, les ameublements plus modernes, la musée historique de ses collections artistiques et de ses souvenirs de voyage. L'herbe croit, drue et forte, entre les dalles des cours et des escaliers d'honneur; des salles et des vestibules voûtés, des passages taillés en plein roc, des citernes où dorment des abîmes, des sculptures héraldiques et des machicolis restaurés scrupuleusement racontent la vie première du castel. A l'intérieur de ses hautes salles, dans la fraîcheur délicieuse des âtres et des fenêtres, c'est le confort élégant de notre vie mondaine, les instruments de musi-

que qui dénoncent le culte artistique de la châtelaine, des tableaux qui disent ses prédilections esthétiques et partent, la piété fidèle de son âme envers les croyances des siens, les autels originaires, les enseignements religieux de sa jeunesse éternelle et même les délicates opérations du terroir natal.

Ici vient se reposer et se recueillir, après les traversées triomphales, après les moissons des succès et des joies lyriques, celle que rien n'a pu distraire de ses souvenirs préférés. Paris, New York, l'Europe, l'Amérique, les reines hétéroclites et celles de la fortune l'ont, tour à tour, entourées d'hommages; elle les délaisse tous pour revenir, chaque année, hironnelle fidèle, au sérène et délicieux manoir aveyronnais où l'attend la caresse mnette des choses familiaires; et c'est Cabrières qui garde partout les meilleures préférences de son cœur.

Lorsque le soir tombe sur le Larzac, enténébrant la Canese Noire, noyant de brume les gorges du Tarn,—paysages de sublime et sainte poésie,—les reflets vermeils du couchant incendient le château de Cabrières d'un flamboiement de joyau précieus: les vitres brûlent, les pierres rougeoient, les tuiles vernissées de la petite chapelle ruissellent de feu, les terrasses sont roses, les arbres violets, les pierres diaphanes. Le long des pentes envahies de crépuscule, dans les bas fonds où béent les troupeaux et où tintinnabulent les clarines des bouffes que l'on ramène, la marée montante de l'ombre submerge déjà les halliers.

Tout va sombrer dans la douce ineffable du soir. Mais l'orgueilleux castel tend encore vers le ciel, en pleine lumière, la supplication mystique de ses deux grandes tours, comme pour prier Dieu au nom de tout le pays environnant.

Alors, sur une terrasse, au bord de l'abîme boisé, paraît, drapée de blanc, la châtelaine pensive. Elle s'accoude, rêveuse et rassérénée, en face du causse où le soleil descend comme dans un océan de couleurs et de houles; soudain, un appel lui parvient, grêle et cristallin tout à la fois: de la vallée de Malbosc, au-dessous d'elle, monte une clameur qui la fait sourire; cinquante petites orphelines, qu'elle recueille, en été, dans une ferme affectée à leur convalescence, la saluent ainsi de leur ovation enthousiaste.

—Vive mademoiselle Calvé! distingue alors la châtelaine, bienfaitrice du pays. Et, comme à Windsor la reine d'Angleterre, celle de Cabrières sent les larmes gagner ses yeux, au souvenir ému de l'enfance, plus modeste mais plus paisible, dans l'éternelle jeunesse du pays natal.

Les occupations de M. Bryan durant le mois d'août.

Préface Associée. Lincoln, Nébraska, 2 août.—M. Bryan a exposé aujourd'hui le programme de ses travaux durant le mois d'août. Après la notification à Indianapolis, le 8, il se rendra à Chicago où il restera plusieurs jours en conférence avec les membres du comité national. Puis il retournera à Lincoln et s'y installera jusqu'au 30.

A cette date il partira pour Chicago afin d'assister au "campement" national de la Grande Armée de la République. Durant son séjour à Lincoln il complètera sa lettre d'acceptation, qui est actuellement rédigée en partie. Il préparera aussi des discours pour la notification des populations et des républicains argentines.

Les dates de ces notifications ne sont pas encore fixées.

ILLINOIS CENTRAL.

L'occasion s'offre aux personnes dont les ressources sont restreintes de faire un voyage fort attrayant à peu de frais, voyage qui tout en les intéressant leur permettra de visiter les pays brillants de notre cité. En effet, la compagnie du chemin de fer "Illinois Central", une des plus libérales de nos compagnies locales, organise une excursion qui durera plusieurs jours, et qui met à même bien des gens de connaître les villes de l'Ouest les plus importantes, Chicago, Cincinnati, St. Louis, et Louisville. Pour douze dollars, le maximum du prix, on visitera Chicago, et pour une somme moindre, on visitera les autres villes; on y passera plusieurs jours.

Il n'y a pas de chemin de fer aux Etats-Unis offrant plus de sécurité à ses passagers que l'illinois Central. Sa voie est excellente, elle traverse un beau pays et jamais, pourrions-nous dire, ses convois n'éprouvent-ils de délai, si bien organisé est son service.

Blanchisserie électrique.

Que les élégants qui se font blanchir à Londres—s'il en est encore—se réjouissent! Voici que vient de s'ouvrir, dans le faubourg de Maclefield, la première blanchisserie électrique. Nous ignorons tout à fait si le linge est mieux lavé, préparé et repassé par le nouveau système, et si y a lieu de supposer que le tarif des diverses opérations effectuées "sous 505 volts" à l'établissement de Maclefield doit être proportionnel à la tension du courant; mais, au point de vue de la rapidité, il faut reconnaître que la palme doit revenir à la blanchisserie fin-de-siècle, puisqu'en un seul jour on peut, par le nouveau procédé, laver et repasser quelques dix mille paires de draps.

Tous les appareils de l'établissement sont actionnés par l'électricité: les cuves automatiques de lavage, les pompes, les essoreuses, les machines à tordre, à presser, à calender, les plieuses, les ventilateurs et jusqu'aux appareils de repassage. Trente moteurs, d'une puissance totale de 340 chevaux, actionnent deux groupes électrogènes, l'un de 1,200 ampères, l'autre fournissant un courant alternatif biphasé de 350 ampères à la tension de 505 volts.

HISTOIRE D'UN CIGARE.

Il y a six mois, M. W. H. Knowles, greffier de la mairie de Great Harwood, en Angleterre, envoyait au Transvaal un excellent cigare de la Havane dans une enveloppe, dont la suscription était la suivante: "A l'officier qui, le premier, hissera l'Union Jack (le drapeau anglais) sur les murs de Pretoria."

M. W. H. Knowles pensait depuis longtemps que son cigare était tombé aux mains d'un burgher, qui, à titre de justes représailles, avait dû le fumer sans le moindre scrupule, lorsque, lundi dernier, il n'a pas été surpris de recevoir la lettre qui suit du duc de Westminster, dactée de Pretoria, palais du gouverneur, le 7 juin: "Cher monsieur, je m'empresse de vous faire savoir que c'est moi qui ai eu l'honneur de hisser l'Union Jack à Pretoria. J'ai reçu, à cette occasion, des mains de lord Roberts, l'excellent cigare que vous aviez envoyé. Croyez que je l'ai fumé avec le plus grand plaisir." Westminster (état-major général).

L'eau d'Abita étant légère et aisément digérée, elle est indispensable à la parfaite santé.

La Sentinelle et la Marguerite.

Il est peut-être intéressant de rappeler une vieille légende qui semblerait moderne à un lecteur non prévenu.

Un jour, à Potsdam, une princesse remarqua un soldat tout armé au centre d'une petite pelouse. Elle demanda pourquoi on avait placé là ce soldat. Personne ne fut en mesure de lui répondre. La seule raison qu'on lui donna est "qu'il y avait toujours eu une sentinelle à cet endroit."

Cependant, le roi fut intéressé par l'aventure et ordonna qu'on fouillât dans les plus lointaines traditions afin de rencontrer l'origine de cet ordre étrange. On découvrit alors qu'il y avait bien, bien longtemps, une marguerite était apparue un beau jour, émergeant de l'herbe verte. Une petite princesse en avait été si charmée et avait montré tout de frayer à l'idée qu'un profane pourrait cueillir ou fouler aux pieds la petite fleur, que Frédéric avait ordonné à une sentinelle de monter la garde tout près de la marguerite.

Et, n'eût été la curiosité d'une princesse d'un autre temps, il y aurait encore un soldat près de la place où il n'y a plus de marguerite.

AMUSEMENTS.

PARC ATHLETIQUE.

La troupe Olympia en est à sa cinquième représentation de la Princesse de Tribouze, et l'auditoire est aussi nombreux, aussi enthousiaste que le premier jour. La raison en est bien simple. La pièce est extrêmement amusante, la partition est une des meilleures du répertoire de l'opéra, et la troupe Olympia, une de celles qui ont le mieux interprété le chef-d'œuvre d'Offenbach.

Envoyons en même temps nos félicitations à l'orchestre de M. Palletti qui a merveilleusement bien exécuté un pot-pourri des motifs de la Mascotte.

WEST END.

Extrêmement variées, les soirées du West End. A un excellent concert qui se compose, au bas mot, de 10 à 12 morceaux tirés des meilleurs œuvres des grands maîtres, viennent se joindre les vues du vitrapage les exercices des animaux savants de Miss Belle Hatway et surtout les étonnantes prouesses de Palfrey sur son bicyclette que l'on dirait enchaîné. Aussi y a-t-il foule, tous les soirs au West End.

L'ESPRIT DES AUTRES.

Chapuzot, très musicien, lit dans son journal un article sur les affaires de Chine, il arrive à ces mots: "... Il n'y a pas à se dissimuler, le conflit entre les boxers et les étrangers est arrivé à l'état aigu." —Tiens, observe-t-il, je croyais, au contraire, que la situation était grave!

C'est une longue durée, le simple fait de survivre à ses propres échecs, à d'anciennes attaques, et même à une carrière de ridicule, force enfin la popularité. Le "misérable", le "Jocrisse" de "l'opinion publique" d'autrefois, s'entend un jour appeler avec bienveillance "le père" un tel.

Téléphones.

Le Meilleur est le Meilleur Marché. Références à nos prix. ... 01 00. Mises à jour au prix de 20.00. Mises à jour au prix de 20.00. Mises à jour au prix de 20.00.

COLUMBIAN TELEPHONE AND TELEGRAPH COMPANY. Cols. Fournier et Carondelet.

Feuilleton

—DE—

L'Abelle de la N. O.

Commencé le 11 juillet, 1900.

LA Charmeuse d'Enfants

GRAND ROMAN INÉDIT

Par Jules Mary.

PREMIERE PARTIE

Une Haine d'un Siècle

X

UN ÉTRANGE STERPLE-CHASE.

(Suite.)

Il alluma un cigare.

Au bois Flamberge, un peu avant d'arriver au carrefour, il s'arrêta.

Il avait le temps. Il pouvait laisser souffler la bête. Le bois flamberge couronne un monticule assez élevé d'où la vue s'étend assez loin.

Le jour baissait lentement. Tout le paysage était indéfini à présent, revêtu de contours imprécis, s'enveloppait de brume. Par-ci, par-là, des flocons tombaient.

C'étaient les avant-coureurs d'une bourrasque. Du monticule, Horace apercevait une longue de la route, sur plus de deux kilomètres, qu'il venait de parcourir.

Sur cette route, un seul cavalier à cinq cents mètres environ: Pierre. Qu'était devenu Gaston? Ainsi loin que le duc pouvait voir, il ne l'apercevait pas.

—En voilà un qui a renoncé à la lutte. Il eut un haussement d'épaules méprisant. C'était prévu. —Il s'entendent en chevaux comme moi je m'entendrais à vendre de la pharmacie. Pourtant ils sont bons cavaliers... je les ai vus au régiment...

Lorsque Pierre distingua Villefort planté sur sa jument en haut du monticule, il ralentit son allure, reprit son intervalle primitif de deux cents mètres et attendit que le duc repartit.

Celui-ci eut un sifflement de colère. —Que veut-il? Cela l'exaspérait de ne pas comprendre. Il devinait seulement tout un plan bâti d'avance. Mais quel était ce plan? —Hop! Sarah! hop!

Et là voilà reparti, vers le carrefour cette fois... —Là, sur la route de Sainte-Pazanne, il laissera faire Sarah, ne la retiendra plus. La nuit venait, il fallait en finir. A Sainte-Pazanne, il prendrait le chemin de fer. Un quart d'heure se passa, il est au carrefour. Mais là, il a un soubressaut de colère et de surprise. Devant lui, venant de son côté par la route qu'il allait prendre, arrive Gaston au plein galop de son cheval, barrant cette route.

Et derrière, Pierre arrive également ventre à terre. —Hop! Sarah! hop! Et il n'a que le temps de se jeter, par la droite, sur la route qui remonte à Sainte-Lumine. Le plan des Girodias devenait plus clair. —Ah! ah! je crois tout simplement que cette course-poursuite n'a pas d'autre but que celui de me faire prendre certains chemins... Est-ce parce qu'ils sont sûrs des jambes de leurs chevaux? Est-ce pour faire casser les jambes de Sarah dans une ornière et me faire, à moi, casser la tête dans

une chute dont ils escomptent le résultat?... Peut-être... Hum! hum!... Il me semble pourtant qu'il doit y avoir autre chose...

XI

LA COURSE À LA MORT.

Les plans des deux frères, dans cette étrange steeple-chase, était d'obliger le duc de Villefort à prendre certaines routes, à circuler à sa course, à le pousser, de voie en voie, jusqu'aux abords des tourbières. Et là, toujours le poursuivant, de l'y faire se précipiter. La nuit tombait de plus en plus; les flocons de neige, d'abord très espacés, se resserraient, extrêmement menus, menus comme de la poussière, et le vent, à grandes rafales, les balayait dans les yeux des cavaliers, en tourbillons pénétrants qui les aveuglaient. Sarah dévorait l'espace. Villefort filait, dans le crépuscule tombant, comme un fantôme. Les lointains du paysage, maintenant, étaient complètement obscurcis. Il n'avait plus la vue du lac. Cela, malgré lui, depuis une heure, l'avait obsédé. D'instinct il y portait son regard. Il se sentait plus près, mais comme il ne le voyait plus, il respirait presque avec soulagement.

—Va pour Sainte-Lumine, se dit-il. De là, je regagnerai Machecoul par la forêt et je prendrai le train à Machecoul. Il avait pris de l'avance. Il s'arrêta et écouta. Il lui parut qu'il n'y avait plus qu'un seul cheval, derrière lui. —Ah! ah! ils vont recommencer le même manège...

A la Maucherie, un chemin vicinal s'embranchait sur la route. Et, barrant la route, une charrette chargée de longs frènes en travers. L'enleva Sarah d'un bond prodigieux et passa par-dessus les frènes. —Eh! eh! il me semble que si j'avais pris le chemin vicinal, je me dirigerais droit vers les tourbières... Cette fois, je vois clair!...

Derrière, Gaston, seul, franchissait l'obstacle, comme le duc. Et la chasse étrange, et qui allait devenir tragique, se poursuivait dans la nuit venue, au milieu des tourbillons de neige, dans les rafales glacées. Enervé, le duc voulait en finir. Il laissera faire Sarah. Elle partit en pleine vitesse, rasant le sol avec une rapidité merveilleuse. Il y avait deux heures que durait cette course, par un terrain exécrable, et la noble bête semblait fraîche et reposée. On eût dit qu'elle sortait de l'écurie. —Très bien, Sarah, très bien,

ma belle!

De chaque côté du cavalier, qui lui-même ressemblait à un fantôme se mouvant au milieu des tourbillons de neige, filaient les fantômes des arbres, presque invisibles, qui tendaient vers lui leurs bras blancs décharnés. Le paysage fuyant, les montées, les descentes, les bois, les plaines, les étangs, les ruisseaux, Sarah dévorait tout de son admirable allure, avec une vitesse merveilleuse. De temps en temps Villefort prêtait l'oreille. C'était, maintenant, un silence absolu. Plus de galop de chevaux derrière lui... plus de poursuivants...

Pas de fermes, pas de moulins... ni hameaux, ni villages... Pas un aboiement de chiens, pas une rencontre d'homme. Le désert était absolu, la solitude complète... le silence de mort. Et le jeune homme s'abandonnait à la grisurie, à l'ivresse véritable qui naît d'une course comme celle-là, où l'espace ne compte plus... où on se laisse emporter comme dans un rêve...

Et il excitait Sarah, de la voix toujours: —Hop, Sarah! C'est le moment d'en finir, ma belle... Il n'avait pas encore employé l'éperon. Le vent cessa.

La neige dont les flocons s'étaient élargis, se mit à tomber droite, toujours aussi épaisse. On ne voyait plus rien, pas même les fantômes des arbres. Villefort en était réduit à se confier à l'instinct de sa bête. Il essayait de s'orienter, mais c'était impossible. Il lui parut, cependant, qu'il ne suivait pas une grande route, mais un chemin vicinal ou de moyenne communication. Après la direction qu'il avait prise au déclin du jour, lorsque les deux frères l'avaient obligé à en changer, il devait se rapprocher de la route qui côtoie le lac et va vers Saint-Mars. Il crut reconnaître, dans un bas-fonds, les toits bas d'une pauvre ferme, la Tanocherie. S'il ne se trompait pas, il devait être dans la bonne voie et tout près de la grande route. En effet, il arriva au moulin à vent de la Tribière. Il écouta, penché sur sa selle. Plus rien. Depuis longtemps, les poursuivants étaient réduits, vaincus. Il mit Sarah au pas. —Repose-toi, ma belle... Tu l'as bien gagné... mais c'est fini, vois-tu, nous les avons eus, les deux vilains chevaux... nous n'entendons plus parler d'eux... Repose-toi, ma belle... Sarah pointa ses oreilles. Il la sentit toute frémissante entre ses genoux, comme si elle avait été traversée d'un courant